Document généré le 1 juil. 2025 17:38

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

L’utopie politique du e-public

DANIEL DRACHE, *Publics rebelles. Le pouvoir sans précédent du citoyen du monde*, Montréal, Liber, 2014, 271 pages

Philippe Boudreau

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/73666ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)
1929-5561 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boudreau, P. (2015). Compte rendu de [L’utopie politique du e-public / DANIEL DRACHE, *Publics rebelles. Le pouvoir sans précédent du citoyen du monde*, Montréal, Liber, 2014, 271 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *9*(2), 13–14.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

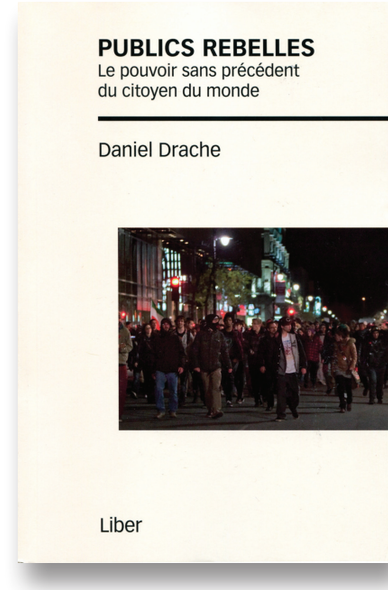
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'UTOPIE POLITIQUE DU E-PUBLIC

Philippe Boudreau
Ph. D. science politique, Université d'Ottawa



Daniel Drache
Publics rebelles. Le pouvoir sans précédent du citoyen du monde
Montréal, Liber, 2014, 271 pages

La maison Liber nous offre ici une traduction du livre de Daniel Drache, professeur à l'Université York, paru initialement en 2008 chez Polity Press et intitulé *Defiant Publics*. Cette nouvelle édition, six ans plus tard, permet à l'auteur d'enrichir sa démonstration en invoquant l'impact d'événements phares survenus après la crise capitaliste mondiale de 2008 : *Occupy Wall Street*, le Printemps arabe, la résistance contre les mesures d'austérité en Europe, la mobilisation des carrés rouges en 2012, etc.

En introduction, Drache demande « Que penser de ces publics en colère, rebelles, qui s'organisent eux-mêmes tout en reconfigurant la sphère de la communication interactive et en modifiant le paysage de la politique électorale ? » Il entend décoder cette nouvelle géographie du pouvoir, c'est-à-dire élucider « pourquoi et comment les gens décident [...] de se constituer en communauté, de modifier la conversation publique, de se mobiliser, puis de se déconnecter pour traiter d'autres questions hors-ligne ».

Sa thèse pourrait se résumer ainsi : on assiste à un phénomène politique sans précédent dans l'histoire, à savoir l'émergence d'un nouveau public « nourri par la méfiance et la suspicion à l'égard des pouvoirs en place, et assisté par les nouveaux flux culturels de personnes, d'idées et d'informations ». Les élites économiques et politiques sont déroutées par l'influence de ce nouvel acteur multiforme, dont « personne ne parvient à brider l'évolution rapide », celui-ci pouvant compter sur une « organisation innovante et ouverte ».

La structure du livre permet de retracer les conditions d'émergence de ce nouvel acteur (chapitres 1 et 2), de cartographier l'espace physique et virtuel qu'il occupe (chapitre 3), de caractériser son positionnement idéologique (chapitre 4), puis d'anticiper les configurations par lesquelles une nouvelle citoyenneté cosmopolite pourrait être reconnue (chapitre 5).

Au cœur des raisons de l'émergence de ce nouveau sujet historique propulsé à l'avant-scène de l'actualité mondiale se trouve un profond désenchantement face aux dividendes de la globalisation. Drache soumet en outre que trois récits de la mondialisation ont successivement prédominé dans la conscience publique. Le premier promettait au début des années 1980 une plus grande prospérité générale, au rythme de la déréglementation, du rétrécissement des pouvoirs de l'État-nation et de l'accroissement de la liberté des entreprises multinationales. Le second a insisté « sur les possibilités que permettaient le progrès technologique et la montée en force des informaticiens » ; il s'accompagnait d'un processus de délocalisation du travail. Avec le troisième, « l'attention des publics est passée des marchés au difficile problème de la gouvernance mondiale ». Ce dernier récit, actuellement en cours d'évolution, restaure l'enjeu de l'État-Providence comme rempart devant la globalisation et ranime « l'importance de l'identité, de l'appartenance et de la citoyenneté ».

L'auteur y analyse les caractéristiques des internautes, puis tente de mesurer l'ampleur et les attributs de leur force, tant individuelle que collective. Il propose une cartographie du *e-public* et recense une variété des tactiques que celui-ci emploie pour diffuser ses critiques ou imposer son ordre du jour

Le nouveau public s'est constitué au travers des aléas de cette globalisation, dont les coûts sociaux se sont avérés prohibitifs. Il s'est construit dans la dichotomie ayant opposé les intérêts privés du marché et les préoccupations de la majorité en faveur de l'équité, de la démocratie et d'une sécurité pour tous. Les promesses non tenues du libre échange, ainsi que les nouveaux moyens de circulation de l'information, ont créé une opinion publique plus critique à l'égard des élites, moins déférente à l'égard des institutions politiques et moins fidèle dans ses affiliations partisanes ou catégorielles. Drache conçoit qu'un méta-acteur, le public connecté (comptant 1,2 milliard d'individus), a ainsi fait irruption dans une nouvelle arène, sorte de société civile internationale, où se joue désormais – en partie – l'affrontement avec les forces du marché.

Le chapitre 3 examine « le nouvel univers numérique dans lequel les publics se sont installés et au moyen duquel ils articulent leurs besoins ». L'auteur y analyse les caractéristiques des internautes, puis tente de mesurer l'ampleur et les attributs de leur force, tant individuelle que collective. Il propose une cartographie du *e-public* et recense une variété des tactiques que celui-ci emploie pour diffuser ses critiques ou imposer son ordre du jour. Le numérique a ouvert la voie à « de nouvelles pratiques citoyennes » ; plus précisément, la dissension en ligne a « rapatrié l'idée du bien commun [...] en tant qu'élément indispensable du débat politique moderne ».

Dans l'avant-dernier chapitre, l'auteur repense la grammaire gauche/droite en fonction des transformations décrites dans les deux premiers tiers du livre. Il propose en outre une boussole postmoderne, mieux à même de rendre compte, estime-t-il, des clivages sur lesquels se fondent aujourd'hui les sensibilités idéologiques progressistes. Du même souffle, Drache offre une nomenclature des publics dissidents ou mécontents. La droite n'est pas en reste, elle qui laisse sa marque dans l'univers numérique comme ailleurs ; dans ce cas aussi, le professeur torontois revisite les credos de cette tendance politique afin de nous indiquer les points cardinaux de la posture conformiste.

Le dernier chapitre amène Drache à refaire la généalogie de la notion de domaine public, à l'échelle des royaumes, des États, et éventuellement de la sphère internationale. Au fur et à mesure que celui-ci se solidifie, c'est la citoyenneté au sens fort qui s'épanouit. L'accès à l'éducation et à l'information ouvre la possibilité d'un monde public réellement coextensif d'une participation populaire, plutôt que construit d'en haut par l'État. L'auteur cherche à savoir si le socle de la citoyenneté peut également exister à une autre échelle que celle de l'État-nation, alors que prennent forme les prémices d'une gouvernance mondiale, ainsi que des expériences politiques intégratrices à l'échelle continentale (ex. : Union européenne).

Le livre appelle toutefois un certain nombre de réserves. D'abord, on se demande ce qu'il advient des vieux marqueurs identitaires (sexe, classe, nation, etc.) à l'heure de l'émergence de ce nouveau public. Ceux-ci sont absents du portrait d'ensemble et l'analyse postmoderne de Drache invite –

Voir Publics rebelles
suite à la page 14

Publics rebelles

suite de la page 13

dans une bonne mesure – au dépassement de ce type de rapports sociaux, s'agissant de la compréhension des formes contemporaines de mobilisation citoyenne. Or, l'actualité internationale et nationale regorge d'exemples suggérant qu'au contraire, les filiations traditionnelles ne cessent de jouer un rôle déterminant dans la vie politique, en structurant jusqu'à un certain point la dissension.

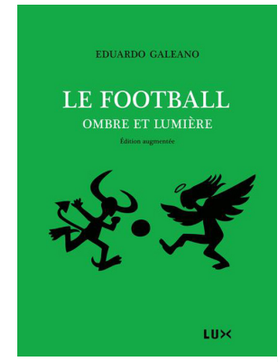
Dans le même ordre d'idées, une certaine forme d'apologie du e-public peut parfois créer un malaise. Il arrive que l'auteur exagère les mérites du micromilitantisme de la Toile, tout en minimisant les possibilités offertes par les vieux acteurs collectifs. Ainsi, il écrit : « les médias sociaux ont remplacé les syndicats et les autres organisations collectives et [...] deviennent l'unique institution ayant la capacité de mobiliser les foules ». Heureusement, les partis ne sont pas évacués, mais ils sont traités comme un phénomène ontologiquement séparé du mouvement de la société civile et on voit mal comment certains d'entre eux auraient pu (ou pourraient) émerger d'une action militante quelconque.

[...] une certaine forme d'apologie du *e-public* peut parfois créer un malaise. Il arrive que l'auteur exagère les mérites du micromilitantisme de la Toile, tout en minimisant les possibilités offertes par les vieux acteurs collectifs.

Drache le reconnaît lui-même, il présente une vision optimiste des capacités offertes par ce nouveau public. Son enthousiasme peut parfois laisser dubitatif, en cette ère où s'imposent brutalement, aux quatre coins du globe, les politiques d'austérité des gouvernements. Quand on lit que « comparativement à il y a 10 ans, la culture néolibérale [...], de plus en plus [...] est sur la défensive, partout dans le monde », on ne peut que rester songeur.

Malgré cela, cet ouvrage demeure un apport significatif à l'étude de l'émergence de nouveaux acteurs collectifs, par-delà les vieux mouvements sociaux. En définitive, il nourrit notre compréhension des termes selon lesquels se recompose l'action collective aujourd'hui, à une échelle souvent ignorée par la recherche en sciences sociales, parce que plus difficile à appréhender. ❖

Eduardo Galeano
Le football. Ombre et lumière
Montréal, Lux Éditeur, 2014, 310 pages



La première version du livre d'Eduardo Galeano date de 1995 ; il a été ensuite réédité en 2003, 2006, 2010 et 2014, avec à chaque fois des mises à jour reliées aux différents mondials. Lux Éditeur a eu la bonne idée de publier la version 2014, ce qui nous a valu le plaisir infini de la lire et de la présenter dans les *Cahiers de lecture*.

Ma première idée était de n'en faire qu'un bref signalement : un livre sur le foot, bof... Mais au fur et à mesure que ma lecture avançait, le style d'Eduardo Galeano, la poésie qui traverse son propos, sa richesse documentaire, son humour et surtout son amour incommensurable du football m'ont « scotché » à l'ouvrage. Cet amour, l'auteur le tient certainement au fait qu'il est Uruguayen. Ce petit pays de même pas 4 millions d'âmes, planté à la pointe sud du Brésil, possède une histoire footballistique impressionnante : trois fois vainqueurs du Mondial, très souvent parmi les quarts, demies finales ou même finaliste. L'amour de ce sport semble intrinsèque dans ce pays et chaque Uruguayen rêve d'être footballeur, l'auteur aussi mais, comme il le dit humblement à la page 13 : « j'étais la pire jambe de bois qu'on ait vue dans son pays ». Alors, pour compenser, il a écrit sur le foot et il a fort bien écrit...

> En écrivant, je ferais avec les mains ce que je n'avais jamais été capable de faire avec les pieds : maladroit invétéré, honte des stades, je n'avais d'autre solution que de demander aux mots ce que la balle, si désirée, m'avait refusé (p. 262).

Le football, ombre et lumière n'est pas tout à fait un essai ; ce n'est pas du tout un roman ; comme il est dit à la quatrième couverture au sujet de l'œuvre de Galeano : il échappe à toute catégorie et dépasse les frontières entre les genres. Il s'agit de trois cents courts textes sur un nombre impressionnant de sujets, tous footballistiques bien sûr : les supporteurs, le but (comme un orgasme) et les buts célèbres, le fanatique, « le supporter à l'asile », le ballon, l'arbitre, l'entraineur, les Mondials, les joueurs de légende, la sorcellerie, etc. C'est un survol historique du football depuis le début du XX^{e} siècle. On s'attarde un peu sur chaque Mondial en le resituant toujours dans le contexte de l'époque. C'est une orgie de foot réservée aux aficionados seulement ; le foot dans toute sa lumière, mais aussi ses zones d'ombres ; le tout avec une plume alerte, de la poésie, de l'humour et beaucoup de nostalgie.

Deux grandes thématiques émergent des écrits de l'auteur. Il déplore vivement la professionnalisation du football qu'il qualifie de montée de la morale du marché et à laquelle nous assistons depuis une cinquantaine d'années. Sous l'impulsion de la FIFA (Fédération internationale de football association), les joueurs et les équipes sont devenus de fantastiques machines à fric. La publicité et la télé dictent leurs normes aux organisateurs des grands tournois et des championnats nationaux. Lors des grandes compétitions et dans certains pays, les organisateurs font par exemple débuter des parties aux heures les plus chaudes de la journée, afin de profiter des heures de grandes écoutes dans les pays européens. Ou encore, la caméra qui s'attarde sur le pied d'un joueur qui rattache son soulier, pour rendre plus visible la marque du commanditaire de la chaussure. Ce ne sont que deux exemples parmi tant d'autres.

L'autre thématique, c'est bien entendu le jeu pour lui-même. Galeano est un nostalgique du football d'antan, plus spontané, plus ouvert, plus individualiste et plus « flamboyant », avec beaucoup plus d'exploits individuels. L'auteur déplore qu'on soit passé d'un jeu collectif, à un jeu plus stratégique et systémique, souvent plus défensif et ennuyeux. Les résultats des matchs témoignent de cette transition : 0-0, 1-1, 1-0, tous des scores rachitiques, conclusions de parties monotones ; et ne parlons pas des duels qui se terminent aux tirs de pénalités, une loterie selon l'Uruguayen. Je le trouve quand même un brin sévère. Il mentionne même le cas du football africain si prometteur à ses débuts et qui serait devenu soporifique, ce en quoi d'après moi, il n'a pas tout à fait tort. Selon lui, les clubs obéissent désormais aux lois de la mondialisation. Ils sont composés de joueurs mercenaires à contrat qui rentabilisent leur capital, jouent pour le plus offrant et prennent le moins de risques possible, alors que les équipes d'antan étaient surtout composées de joueurs locaux ou nationaux, avaient plus d'âme et pratiquaient un jeu plus flamboyant.

À travers ces thématiques, Galéano nous régale de mille et un propos ou anecdotes sur la planète foot. L'auteur nous entretient du racisme qui sévit dans ce sport, de la pauvreté à laquelle il est souvent rattaché, de ses liens avec la politique et la guerre. On apprend, par exemple qu'en 1942 les joueurs du Dynamo de Kiev en Ukraine furent fusillés parce qu'ils avaient eu l'outrecuidance de battre une sélection de joueurs allemands sélectionnés par Hitler. Mais également sur le rôle politique des équipes de Barcelone et d'Euzkadi (Pays basque) face au Réal Madrid, soutenu par le régime de Franco en Espagne. Et puis des buts d'anthologie : de Rahn, de Zarra, de Zizinho, de Di Stefano, le grand Di Stefano, et tant d'autres. Et évidemment sur Pelé, décrété « trésor national du Brésil » et interdit à l'exportation ; et sur Garrincha, que les docteurs avaient diagnostiqué à ses débuts « anormal... résidu de la polio, avec un cerveau d'enfant... » (p. 134). Au mondial, il fut décrété meilleur joueur du tournoi. « Quand il était là, le terrain de jeu était une piste de cirque ; le ballon, un animal dressé, le match une invitation à faire la fête. » (p. 134). Garrincha mourut pauvre, ivrogne et seul. Galeano n'oublie évidemment pas Maradona ; cinq pages sur lui, ça dit tout.

> « Un journaliste demanda un jour à la théologienne allemande Dorothee Sölle :
>
> — Comment expliqueriez-vous à un enfant ce qu'est le bonheur ?
>
> — Je ne lui expliquerais pas, répondit-elle. Je lui lancerais un ballon pour qu'il joue avec » (p. 261-262).

Daniel Gomez
Chef de pupitre, essais politiques